

Faites des comédies dans le genre sérieux, faites des tragédies domestiques, et soyez sûr qu'il y a des applaudissements et une immortalité qui vous sont réservés. Surtout négligez les coups de théâtre ; cherchez des tableaux ; rapprochez-vous de la vie réelle, et ayez d'abord un espace qui permette l'exercice de la pantomime dans toute son étendue... On dit qu'il n'y a plus de grandes passions tragiques à émouvoir; qu'il est impossible de présenter les sentiments élevés d'une manière neuve et frappante. Cela peut être dans la tragédie telle que les Grecs, les Romains, les Français, les Italiens, les Anglais et tous les peuples de la terre l'ont composée. Mais la tragédie domestique aura une autre action, un autre ton, et un sublime qui lui sera propre. Je le sens, ce sublime ; il est dans ces mots d'un père, qui disait à son fils qui le nourrissait dans sa vieillesse "Mon fils, nous sommes quittes. Je t'ai donné la vie ; et tu me l'as rendue." Et dans ceux-ci d'un autre père qui disait au sien : "Dites toujours la vérité. Ne promettez rien à personne que vous ne vouliez tenir. Je vous en conjure par ces pieds que je réchauffais dans mes mains, quand vous étiez au berceau."

MOI. - Mais cette tragédie nous intéressera-t-elle ?

DORVAL. - Je vous le demande. Elle est plus voisine de nous. C'est le tableau des malheurs qui nous environnent. Quoi vous ne concevez pas l'effet que produiraient sur vous une scène réelle, des habits vrais, des discours proportionnés aux actions, des actions simples, des dangers dont il est impossible que vous n'ayez tremblé pour vos parents, vos amis, pour vous-même ? Un renversement de fortune, la crainte de l'ignominie, les suites de la misère, une passion qui conduit l'homme à sa ruine, de sa ruine au désespoir, du désespoir à une mort violente, ne sont pas des événements rares ; et vous croyez qu'ils ne vous affecteraient pas autant que la mort fabuleuse d'un tyran, ou le sacrifice d'un enfant aux autels des dieux d'Athènes ou de Rome ?... Mais vous êtes distrait..., vous rêvez..., vous ne m'écoutez pas.

MOI. - Votre ébauche tragique m'obsède... Je vous vois errer sur la scène..., détourner vos pieds de votre valet prosterné..., fermer le verrou... tirer votre épée... L'idée de cette pantomime me fait frémir. Je ne crois pas qu'on en soutînt le spectacle; et toute cette action est peut-être de celles qu'il faut mettre en récit. Voyez.

DORVAL. - Je crois qu'il ne faut ni réciter ni montrer au spectateur un fait sans vraisemblance; et qu'entre les actions vraisemblables, il est facile de distinguer celles qu'il faut exposer aux yeux, et renvoyer derrière la scène. Il faut que j'applique mes idées à la tragédie connue; je ne peux tirer mes exemples d'un genre qui n'existe pas encore parmi nous.

Lorsqu'une action est simple, je crois qu'il faut plutôt la représenter que la réciter. La vue de Mahomet tenant un poignard levé sur le sein d'Irène', incertain entre l'ambition qui le presse d'enfoncer, et la passion qui retient son bras, est un tableau frappant. La commisération qui nous substitue toujours à la place du malheureux, et jamais du méchant, agitera mon âme. Ce ne sera pas sur le sein d'Irène, c'est sur le mien que je verrai le poignard suspendu et vacillant... Cette action est trop simple pour être mal imitée. Mais si l'action se complique, si les incidents se multiplient, il s'en rencontrera facilement quelques-uns qui me rappelleront que je suis dans un parterre; que tous ces personnages sont des comédiens, et que ce n'est point un fait qui se passe. Le récit, au contraire, me transportera au-delà de la scène ; j'en suivrai

toutes les circonstances. Mon imagination les réalisera comme je les ai vues dans la nature. Rien ne se démentira. Le poète aura dit :

Entre les deux partis, Calchas s'est avancé,  
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé,  
Terrible, et plein du dieu qui l'agitait sans doute';

ou .

.....les ronces dégouttantes  
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes'.

Où est l'acteur qui me montrera Calchas tel qu'il est dans ces vers? Grandval s'avancera d'un pas noble et fier entre les deux partis; il aura l'air sombre, peut-être même l'oeil farouche. Je reconnaitrai à son action, à son geste, la présence intérieure d'un démon qui le tourmente. Mais, quelque terrible qu'il soit, ses cheveux ne se hérissent point sur sa tête. L'imitation dramatique ne va pas jusque-là.

Il en sera de même de la plupart des autres images qui animent ce récit l'air obscurci de traits, une armée en tumulte, la terre arrosée de sang, une jeune princesse le poignard enfoncé dans le sein, les vents déchaînés, le tonnerre retentissant au haut des airs, le ciel allumé d'éclairs, la mer qui écume et mugit. Le poète a peint toutes ces choses; l'imagination les voit; l'art ne les imite point.

Mais il y a plus : un goût dominant de l'ordre, dont je vous ai déjà entretenu, nous contraint à mettre de la proportion entre les êtres. Si quelque circonstance nous est donnée au-dessus de la nature commune, elle agrandit le reste dans notre pensée. Le poète n'a rien dit de la stature de Calchas. Mais je la vois ; je la proportionne à son action. L'exagération intellectuelle s'échappe de là et se répand sur tout ce qui approche de cet objet. La scène réelle eût été petite, faible, mesquine, fautive ou manquée; elle devient grande, forte, vraie, et même énorme dans le récit. Au théâtre, elle eût été fort au-dessous de nature; je l'imagine un peu au-delà. C'est ainsi que, dans l'épopée, les hommes poétiques deviennent un peu plus grands que les hommes vrais.

Voilà les principes; appliquez-les vous-même à l'action de mon esquisse tragique. L'action n'est-elle pas simple?

MOI. - Elle l'est.

DORVAL. - Y a-t-il quelque circonstance qu'on n'en puisse imiter sur la scène?

MOI. - Aucune.

DORVAL. - L'effet en sera-t-il terrible?

MOI. - Que trop, peut-être. Qui sait si nous irions chercher au théâtre des impressions aussi fortes? On veut être attendri, touché, effrayé ; mais jusqu'à un certain point.

DORVAL. - Pour juger sainement, expliquons-nous. Quel est l'objet d'une composition dramatique?

MOI. - C'est, je crois, d'inspirer aux hommes l'amour de la vertu, l'horreur du vice...

DORVAL. - Ainsi, dire qu'il ne faut les émouvoir que jusqu'à un certain point, c'est prétendre qu'il ne faut pas qu'ils sortent d'un spectacle trop épris de la vertu, trop éloignés du

vice. Il n'y aurait point de poétique pour un peuple qui serait aussi pusillanime. Que serait-ce que le goût, et que l'art deviendrait-il, si l'on se refusait à son énergie, et si l'on posait des barrières arbitraires à ses effets?

MOI. - Il me resterait encore quelques questions à vous faire sur la nature du tragique domestique et bourgeois, comme vous l'appellez ; mais j'entrevois vos réponses. Si je vous demandais pourquoi, dans l'exemple que vous m'en avez donné, il n'y a point de scènes alternativement muettes et parlées, vous me répondriez, sans doute, que tous les sujets ne comportent pas ce genre de beauté.

DORVAL. - Cela est vrai.

MOI. - Mais quels seront les sujets de ce comique sérieux, que vous regardez comme une branche nouvelle du genre dramatique? Il n'y a, dans la nature humaine, qu'une douzaine, tout au plus, de caractères vraiment comiques et marqués de grands traits.

DORVAL. - Je le pense.

MOI. - Les petites différences qui se remarquent dans les caractères des hommes, ne peuvent être maniées aussi heureusement que les caractères tranchés.

DORVAL. - Je le pense. Mais savez-vous ce qui s'ensuit de là ?... Que ce ne sont plus, à proprement parler, les caractères qu'il faut mettre sur